

Avril MCMVIII

Année XIII — N° IV

L'Âme Latine

Revue de Littérature, d'Art et de Sociologie.

Directeur : ARMAND PRAVIEL



Dans ce Numéro :

L'ENCLOS DES POÈTES

FRANÇOIS TRESSERRE

Les Philosophes.

FLORILÈGE

ARMAND PRAVIEL

Voix Célestes.

AGENORE FRANGIPANI

En Automne.

JEAN-MARC BERNARD

Epigramme.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

GEORGES DEHERME

Vers l'Ordre.

LES EXPOSITIONS

HENRI ROUZAUD

L'Union Artistique.

CHRONIQUES

JEAN LECLAIR

Les Revues.

HERMÈS

Echos.

Un An : 5 francs.

Le Numéro : 0,50



TOVLOVSE

9, rue du Sénéchal.

Téléphone 2-68.

COMITÉ D'ADMINISTRATION

Armand PRAVIEL, *Directeur*.

Joseph AUBÈS. — Charles-Maurice BELLET

Robert de BOYER-MONTÉGUT. — J.-R. de BROUSSE. — Emile DENIAU.

Pierre MARTY. — Louis THÉRON de MONTAUGÉ.

~~~~~  
Pour tout ce qui concerne la Rédaction,  
s'adresser à M. Armand PRAVIEL, directeur, rue du Sénéchal, 9.

Pour l'Administration,  
s'adresser à M. Robert RIBÈS-MÉRY, 14, rue Bayard, Toulouse.

~~~~~  
L'ÂME LATINE est en vente à Paris : à la librairie BLOUD et C^{ie}, 4, rue
Madame, et à la NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 85, rue de Rennes.

~~~~~  
L'ÂME LATINE publie régulièrement les Chroniques suivantes :

|                                        |                           |
|----------------------------------------|---------------------------|
| Dialogues avec l'Autre . . . . .       | ARMAND PRAVIEL.           |
| L'Enclos des Poètes . . . . .          | FRANÇOIS TRESSERRE.       |
| Les Romans et la Critique . . . . .    | LOUIS THÉRON DE MONTAUGÉ. |
| Histoire, Questions Sociales, Voyages. | ROBERT DE BOYER-MONTÉGUT. |
| Philosophie et Religion . . . . .      | ALPHONSE GERMAIN.         |
| Questions Littéraires . . . . .        | JEAN-MARC BERNARD.        |
| Les Journaux . . . . .                 | ALEXANDRE COUTET.         |
| Les Revues . . . . .                   | ROBERT RIBÈS-MÉRY         |
| Propos de Théâtre . . . . .            | GEORGES BRUNET.           |
| La Boîte à Musique . . . . .           | EMILE DENIAU.             |
| Notes d'Art . . . . .                  | KALOPHILE.                |
| Notes Sociologiques . . . . .          | CHARLES MAURICE-BELLET.   |
| Le Mouvement Social . . . . .          | RENÉ DE MARANS.           |
| Le Mouvement Félibréen . . . . .       | J.-R. de BROUSSE.         |
| Le Mouvement Régionaliste . . . . .    | JEAN MONTRAY.             |
| La Vie Méridionale . . . . .           | HENRI ROUZAUD.            |
| Chroniques Espagnoles . . . . .        | J.-M. DREUILHE.           |
| Chroniques Italiennes . . . . .        | AGENORE FRANGIPANI.       |
| Chroniques Septentrionales . . . . .   | ALEXANDRE COUTET.         |
| Chroniques Belges . . . . .            | MARCEL CALAS.             |
| Chroniques Suisses . . . . .           | GONZAGUE DE REYNOLD.      |
| Courrier Méditerranéen . . . . .       | RENÉ ARY D'YVERMONT.      |

~~~~~  
*Nous prions instamment les personnes qui ne veulent pas continuer leur
abonnement de nous renvoyer la Revue, et celles qui constateront quelque
irrégularité dans le service, de nous en avertir immédiatement.*

~~~~~  
Chaque Collaborateur est responsable de ses Articles.

## ABONNEMENTS

FRANCE — Un an : 5 fr. || ÉTRANGER — Un an : 6 fr.



## L'ENCLOS DES POÈTES

### LES PHILOSOPHES

Jean PICARD : *La Nuit Méditative* (Sansot). — Pierre FONS :  
*La Divinité Quotidienne* (Sansot). — Abel BONNARD :  
*Les Royautés* (Fasquelle).

**L**y a beau temps que les poètes ont renoncé à être les amuseurs de la foule. Certes, ils seraient désolés de nous faire bâiller, mais ils ne prétendent pas davantage à nous faire rire ; leur ambition est plus haute ; ils ont résolu de nous induire en méditation.

Les truculences des Jeune-France, les funambulesques clowneries de Banville, les subtilités précieuses d'Adoré Floupette : roses effeuillées du dernier automne. Et l'élégante impertinence du grand Théo n'oserait plus écrire du poète : « Il n'a vu du monde que ce que l'on en voit par la fenêtre... ». Depuis *Albertus*, le poète regarde dans l'au-delà. Aux rayons de la lampe intérieure, il va et cherche à travers la broussaille des hypothèses et des systèmes la route et le sens de la Vie.

L'évolution humaine le préoccupe, non pas que son « humanitarerie » aille jusqu'au rêve de Dupont et croie nécessaire à notre bonheur « une mer de choux et de navets » (le poète honore encore la beauté des jardins et des roses), mais s'il laisse aux philanthropes et aux économistes le souci de notre pain quotidien, l'ancien joueur de flûte a voulu se charger de notre nourriture spirituelle et s'est mis à glaner à travers les philosophes et les penseurs.

L'attitude hautaine de de Vigny a eu ses disciples. Sully-Prud'homme a encouragé à la résignation les tendres et les meurtris du rêve. En nous dénonçant les catastrophes de l'Orgueil humain, Zyromski nous a préparés à mieux comprendre et aimer la Nature, éducatrice de vérité et de bonté. Mæterlinck, avec des mots pleins de rumeurs d'abeilles, nous promène dans les avenues de la Sagesse et de la Destinée. Et tous ces Maîtres ont eu la joie d'être suivis.

Et voici Abel Bonnard dont les *Royautés* traînent un manteau de pourpre sur les sentiers d'une fraîche psychologie ; — Pierre Fons, dont l'inquiétude idéale est comme une offrande à la *Divinité quolidienne* et mystérieuse des choses ; — Jean Picard, qui nous apporte dans sa corbeille de strophes les fruits de la pensée cueillis par des doigts de poète...

Que Jean Picard soit un fervent de Vigny, la critique n'a pas la gloire d'avoir fait cette découverte. Nous avons du poète même l'aveu de cette dilection :

*Mon âme, à ton exemple altière et résignée,  
Sans lamentation accepte chaque deuil.*

Toute la religion du philosophe des *Destinées* se retrouve dans les pages de la *Nuit Méditative* : sérénité devant la douleur, mépris des joies faciles et vulgaires, évangile de la volonté, acceptation sereine de la mort renouvratrice préparant, dans le mystère des tombes, un incessant et triomphal retour à la Vie :

*Quand ta chair se sera mêlée aux glèbes molles,  
Un peu de ton esprit luira dans le soleil.*

Mais si, comme son Maître, notre ami fait sonner un pas héroïque sur les pavés de la cité, son stoïcisme a ceci

de personnel qu'il s'attendrit parfois de soudaine sympathie :

*Il faut savoir goûter une douce amitié,  
Fuir le plaisir trop vain sans pourtant être austère,  
Ne pas nier qu'il est du bonheur sur la terre,  
De ce qu'on a souffert augmenter sa pitié... ;*

et l'homme des livres ne dédaigne pas de tendre une main fraternelle à l'homme des outils et de l'atelier,

*C'est par d'humbles métiers que l'être humain s'honore.*

Cette confiance date le poème. La philosophie de Tolstoï a rencontré ici la philosophie de Vigny. Le poète ne croit pas nécessaire de s'enfermer dans la Maison du berger pour rêver au règne de l'Esprit pur. L'Idéal du penseur est devenu la bonté.

Je sais bien que cette vertu est parfois lourde à porter. Il y a des jours où l'on voudrait s'étendre dans l'herbe, ne plus s'inquiéter, ne plus penser, et vivre, vivre seulement comme la plante, l'arbuste ou l'abeille. Mais pour Jean Picard, la défaillance est brève ; toute sa spiritualité lui remonte au cœur pour l'encourager vers les sommets d'où l'on voit l'infini ; et, s'il prévoit l'heure de la mort, c'est avec confiance qu'il se retourne du côté des cyprès.

*Le rêve survivra dont notre âme était pleine.*

On ne s'étonnera pas que la pensée que hantent de semblables émotions s'exprime sans vaine recherche de rythmes ou d'images. C'est ce qu'aurait pu noter Emile Faguet lorsque, dans sa chronique de *la Revue Latine*, tout en vantant la philosophie de Jean Picard, il reproche au poète quelques négligences de métier. Est-ce que de Vigny a jamais jonglé avec les rimes ?



Un certain ésotérisme dans la forme et dans la pensée ne saurait déplaire à celui qui s'enveloppe la tête de son manteau pour ne plus voir la foule circulante et pouvoir plus aisément suivre les démarches de son enquête. M. Pierre Fons en convient lui-même. Aussi les feuilles de son livre sont-elles lourdes d'émotion ; un frisson religieux les soulève et les secoue, telle une jonchée de genêts sur les dalles d'un temple ; et, toute inquiétude religieuse étant déjà une prière, la *Divinité quotidienne* nous apparaît comme l'hymne d'une âme qui cherche sa foi.

Le poète s'incline et prie devant l'Inconnu :

*Nous ne saurons jamais ce qu'est vraiment la vie...  
 — Je cherche l'éternel sous la rumeur sonore  
 Qui monte vainement des villes et des bois...  
 — O vie, immensité de l'ombre et des abîmes,  
 Par qui tout est vêtu d'effrayantes clartés,  
 Je voudrais dévoiler pour louer ta beauté  
 Quelque prière simple, apaisée et sublime...  
 — Indicible regret d'avoir créé du mal  
 Sanglote ! Car je sais que mon acte animal  
 Ne dépend plus de moi, qu'il scellera sa trace  
 D'abord dans la poussière où je vais chaque jour,  
 Et puis qu'en l'infini sinistre de l'espace,  
 Lorsque je serai mort, il marchera toujours...*

Et je suis infiniment touché par cette angoisse.

La beauté, la science, l'amour même ne consoleront plus le poète. La nostalgie de « l'invisible intelligence de l'infini » le meurtrit et le rejette à genoux ; et à travers les cités d'harmonie, d'orgueil, de tradition, de foi, parmi les symboles, les rythmes et les marbres, tour à tour sollicité par Pan et par Psyché, ayant épuisé les livres, aspirant

à la mort qui doit grandir son rêve, plein d'aspiration vers l'idéal et de respect pour les êtres et les choses, le poète embellit sa strophe de toute l'humilité qui prosterne une intelligence devant l'Absolu, et sa méditation finit doucement sur cet acte d'amour,

*Divin obscur et beau qui gis au fond des choses,  
Sais-je vraiment bien t'adorer ?*

La métaphysique n'est point la préoccupation sentimentale d'Abel Bonnard. La psychologie et l'éthique le retiennent davantage. Mais comme le poète des *Royautés* est le plus somptueux lyrique que je connaisse, les colonnes de l'Acropole où il a mis ses dieux disparaissent sous un ruissellement de métaphores. Quand il puise en passant dans l'eau d'un torrent, Abel Bonnard, comme Cléopâtre, boit des perles dans sa main, tellement ses doigts étincellent de bértyls, de sardoines, de chrysolithes. Veut-il nous donner en un manuel lyrique les formules définitives de l'héroïsme, de l'énergie, de la bonté, de la vertu, c'est Hercule en personne qui parle en son nom et à côté du demi-dieu, dompteur de monstres, j'applaudis le poète, dieu des images. Qu'on veuille bien excuser ma phrase et ses coruscations, mon encrier s'est empourpré au voisinage de cette aurore boréale qui s'épanche du livre que j'ai entr'ouvert.

Avec Abel Bonnard la critique est en déroute ; les classificateurs ne savent plus que faire de leurs fiches ; à peine l'a-t-on enfermé dans un genre, que le poète triomphe dans le genre voisin. L'an dernier nos plus subtils experts avaient proclamé que la poésie française avait trouvé en lui son Jules Renard. Aujourd'hui, avec les *Royautés*, voici que se révèle un philosophe moraliste et observateur,

tour à tour « lyrique et lapidaire », toujours inattendu. Tantôt ses conseils semblent dictés par une Muse qui aurait été l'amie du vieux Corneille :

*Il faut chercher exprès le péril, et sévère,  
Hardi, tout décréter d'avance dans son cœur ;  
C'est avant le combat qu'on doit être vainqueur.*

Tantôt toute la beauté du renoncement et de la charité évangélique enlumine cette *Inscription au bord d'un chemin* :

*Ami, si ton fardeau vient à te surcharger  
— Souvent cette angoisse est la nôtre —  
Ne le dépose pas, mais pour te soulager  
Porte en plus le fardeau d'un autre.*

Veut-il nous dire tout l'amour : Abel Bonnard donne raison à Emile Faguet : « Quand on est amoureux, on est toujours romantique ».

*J'ai fait de mes cinq-sens les prêtres de son corps ;  
Mes mains ainsi que des abeilles  
La butinent ; sa voix, source pleine d'accords,  
A pour vasques mes deux oreilles.*

Mais voici qui corrige délicatement, pour la confiance, ce que ce gongorisme peut avoir d'excessif :

*Les oiseaux ont chanté, je n'ai pas entendu,  
J'ai négligé même les roses,  
Mais comme je me sens plus riche, ayant perdu  
Tout ce qui n'était que les choses.*

— Et l'Olympe, cet amour dans l'au-delà, et l'amour, cet Olympe tombé dans l'humanité ne sont pas les seules études du poète. *Les Amis, l'Automne d'une Femme, le Malade, le Bon Malade, le Mauvais Ami, la Solitude, le Travail*, nous ont valu des vers profonds, pittoresques, harmonieux, sobres et rutilants.



On peut discuter Abel Bonnard, on ne saurait le nier.  
Quant à moi, je t'en fais l'aveu, ami lecteur, je l'aime  
jusque dans ses verrues.

FRANÇOIS TRESSERRE

LIVRES REÇUS : *Les Mois qui pleurent*, par Jean Azaïs (Toulouse, Passeman, rue des Gestes, 6). — *Choses qui furent*, par Jane Mercier-Valenton (*Le Beffroi*, Roubaix). — *Coups de Clairon*, poèmes, par Firmin-Henri Pügens (Auch, Junqua). — *La Chanson de l'Inassouvi*, par R. d'Hugheer (Rosendaël, Decoker et Lefèvre). — *Quelques Vers*, par Henry Thédénat (*Revue des Poètes*, Plon). — *Sous les Brumes du Temps*, (*Impressions d'Automne*, *Son Petit Livre*, *Pour quelques Amis*, *Pour la Bretagne*), par Louis Tiercelin (Lemerre). — *Les Sources Folles*, par R. Vermandois. — *Petits Poèmes*, par Louis Sailhan. — *L'Âme qui Vibre*, par Albert Londres. — *L'Invisible Concert*, par Julien Ochsé. — *Le Gardien du Silence*, par Charles Régismanset. — *Le Poème du Désir et du Regret*, par Albert Thomas (Sansot). — *L'Herbe d'Avril*, par Louis Pergaud (*Le Beffroi*, Roubaix). — *Le Golfe Bleu*, par Prosper Dor. — *Passionnement*, par Léon-Marie Ehyllienne (*L'Édition Artistique*, Paris, 53, rue du Faubourg-Montmartre). — *La Mort des Heures*, par Alice Crespy (Sansot). — *Le long des Sentiers*, par Michaela (Moissac, Imprimerie Nouvelle Fauré). — *Bonheur enfui !* poèmes de la Douleur et du Souvenir, par Gaston David (Lahure, Paris). — *Le Désir errant*, par Gaston d'Urville. — *Vers les Sommets*, par Emilie Arnal (Sansot).

## FLORILÈGE

## VOIX CÉLESTES

*Pour le Saint Jour de Pâques.*

**D**u jour de Pâques. — La Majeure. — Saint Grégoire,  
Debout au maître-autel, pontificalement,  
Célèbre la grand'messe avec toute la gloire  
De la tiare, du plain-chant, de l'ornement.

Or, la Communion approche. Sous la flamme  
Illuminant le chœur et le ciborium,  
Le Pape, blanc comme une hostie et comme une âme,  
Chante : « *Pax Domini sit semper vobiscum* ».

Et tout à coup, voici que les foules chrétiennes  
Entendent des accords qui descendent d'en haut ;  
Et parmi vos douceurs, harpes aériennes,  
Des voix répondent : « *Et cum spiritu tuo* ».

Puis, tout s'enfuit comme un parfum qui s'évapore...  
Ce verset ne se fixa point dans le psautier,  
Et tous, silencieux, croient écouter encore  
Les Archanges musiciens psalmodier.

Mystère, illusion ou miracle ? Qu'importe,  
Si les yeux ont pleuré, si les cœurs ont frémi,  
Si l'on a cru, fût-ce un instant, voir une porte  
Du Paradis lointain s'entr'ouvrir à demi ?

— C'est pourquoi ton lutrin, ô vieille Basilique,  
Se tait pour respecter le prodige attendu  
Quand le Pontife annonce à tous la Paix mystique...

Mais les Anges depuis n'ont jamais répondu.

ARMAND PRAVIEL

(Extrait des *Poèmes Liturgiques*, à paraître).





## EN AUTOMNE

A Louis Le Cardonnell.

*Nous écoutions tous deux se prolonger  
Suavement le chant des vendangeuses  
Vers ces horizons tout teints de rose :  
Le chant venait du fond de la vallée.*

*Le chant venait ainsi qu'une mélodie,  
Qui, parmi les pampres et les raisins,  
Semblait s'unir à l'harmonieuse paix  
Des frênes ondoyants, des immobiles pins.*

*Une douceur se mêle à la mélancolie ;  
L'Automne des païens est transformé.  
Il n'y a plus de bacchantes en folie,  
Le plant de vigne est devenu sacré.*

*La liqueur dionysiaque, apollinienne,  
N'enivre plus les lyres anciennes :  
Elle est par tes mains sanctifiée ;  
Prêtre du Christ, elle est divinisée.*

*Ces voix qui résonnent au couchant  
Ne disent plus, comme dans les vieux cris :  
Bakkos, Lyæos, Io, Pœan ;  
Elles disent simplement : « Salut, Marie ».*

*Poète, entends, cette saison résume  
Toutes les autres en son suprême fruit ;  
Elle est comme le cierge qui se consume,  
Purifiant les heures de la nuit...*

*...Comme l'Automne, en sa chaste liesse,  
Garde la flamme de l'Eté adoucie,  
Ainsi, dans l'automne de nos vies,  
Gardons purifié le feu de la jeunesse.*

Assisi, Octobre 1907.

AGENORE FRANGIPANI



## EPIGRAMME

Au Poète Jules ROMAINS

**D**ans Valence, ce soir, on songe à toi, Romains.  
Ne sens-tu pas comme une étreinte sur tes mains ?  
N'entends-tu pas des mots bruire à ton oreille ?  
Nous avons longuement prolongé notre veille,  
Lisant, Monier et moi, des ouvrages nouveaux.  
Mais La Vie Unanime enfièvre nos cerveaux !  
Les feuillets sonnent sous mes doigts, et je m'enivre  
Du rythme de tes vers et du sens de ton livre.  
Tandis que je m'exalte, en lisant, peu à peu,  
J'aperçois mon ami qui tisonne le feu,  
Et suit la courbe de ta phrase au jeu des flammes.  
Tout se brouille bientôt dans nos esprits ; nos âmes  
Battent à l'unisson sous nos torses tendus ;  
Et, tandis que les mots se pressent, confondus,  
Dans la chambre voici, qu'invisible mais chaude,  
O Romains, nous sentons ta présence qui rôde...

JEAN-MARC BERNARD



QUESTIONS SOCIALES  
et POLITIQUES

*VERS L'ORDRE*

**L'**ORDRE est la base de tout progrès et il n'y a d'ordre durable qu'avec l'amour pour principe.

Si la réaction prochaine l'oublie, elle ne fera qu'aggraver l'anarchie. Et c'est ce qu'il faut craindre, si l'ordre n'est encore que le prétexte qu'un parti opposera aux autres partis pour, à son tour, s'emparer de l'Etat et l'exploiter à son profit. J'entends pour satisfaire ses cupidités, comme ses ambitions et ses haines.

\*  
\*\*

Et ce ne sont pas des mots qui peuvent dissiper de telles méfiances. Il y faut des actes, — des actes qui compromettent à fond ceux qui les osent, des actes dont tous nous pouvons reconnaître sûrement qu'ils veulent la liberté et la justice, — et non point en abstraction. Entendez donc des actes réels qui rayonnent de l'éternel et vivifiant amour social.

Par là, il ne s'agit point de mièvres philanthropies. L'hypocrisie philanthropique nous dégoûte, — même, surtout, quand elle affecte d'être intellectuelle et morale.

Elle avilit toujours ceux qu'elle prétend élever, et ce n'est pas pour forger le caractère de ceux qui en font profession. Non ! il ne s'agit pas de jouer avec la misère et l'ignorance, de prendre là pour donner ici, — parfois en reprenant plus en dessous : mais, gravement, de faire de l'ordre pour du progrès avec de l'amour.

Mais comment ?

Tous les partis disent : laissez-nous participer à l'anarchie pour que nous traversions ce chaos. Quand nous serons l'Etat, nous assumerons d'établir l'ordre, — et celui que vous espérez, et aussi celui que réclament ceux dont les appétits s'opposent à la justice et à la liberté.

Répondons : il faut combattre l'anarchie dès maintenant ; il faut rompre résolument avec ceux qui la soutiennent sous quelque aspect que ce soit, il faut manifester la volonté sincère de l'ordre, il faut, d'ores et déjà, faire l'apprentissage de l'activité organique qui élimine l'anarchie et qui fonde l'ordre positif.

On dira :

Il y a des obstacles. — C'est la gloire d'une action de les surmonter.

Il y a des impossibilités. — C'est l'impossible qui suscite les héroïsmes, et ce sont les héroïsmes qui répandent dans les foules l'ivresse sacrée, — l'enthousiasme, sans quoi rien de profondément social ne se fait.

Il y a un régime de dissolution, de corruption, de tyrannie qui écrase toute volonté sociale organisée, et qu'il faut renverser d'abord. — Pour le renverser, il faut de la force, et l'entraîner, et l'exalter. La force ? C'est par

l'action positive qu'elle se crée, se concentre et se développe.

\*  
\* \*

L'ordre social, nous ne pouvons le concevoir réalisé, que sous la forme de nombreuses associations organisées, fédérées, confédérées, et non plus opprimées, mais favorisées par un chef d'Etat indépendant et responsable.

Eh bien ! les noyaux vivants de ces associations existent. C'est peu de chose, ce n'est rien : ce sont toutes les possibilités de la société française. Quand toutes les Furies de la destruction s'acharnaient à pulvériser les sinistres décombres laissés par la Révolution, simplement, obscurément, avec un génial bon sens, des prolétaires s'appliquaient à dégager les anciens fondements. Et là-dessus, ils ont commencé de reconstruire. Aussi, des mondes ont été créés par le travail silencieux des infiniment petits.

C'est là, dans ces pauvres associations, comprimées, persécutées, que les prolétaires, actuellement, développent leur énergie sociale, s'instruisent des nécessités de la discipline, apprennent à se subordonner ou à diriger, s'exercent à faire converger leurs efforts, — bref, inaugurent une puissante socialité.

Les partis, dans l'opposition, leur ont toujours promis l'ordre, et toujours, au pouvoir, il les ont déçus. Mais les belles phrases ne les piperont plus.

Désormais, c'est par des actes qu'il faut parler au peuple.

Quand on veut franchement l'ordre durable, avec ses conditions de liberté et de justice, on ne diffère point de le réaliser dans la mesure où on le peut, car cette mesure n'est pas une limite fixe, mais un point d'appui pour avancer encore. L'énergie qu'on y emploie n'est pas perdue, même



si l'on échoue, car elle s'exalte de se dépenser. Ce sont les vaines agitations de la politique de parti qui énervent et dispersent ; c'est la paresse qui atrophie.

\*  
\* \*

Ces œuvres positives, où toutes les bonnes volontés sociales peuvent s'employer, ce sont, déjà, les mutualités, les associations de production, les coopératives de consommation, les syndicats. J'ajouterais : les universités populaires, si l'indifférence, la pusillanimité, la morgue de classe des « honnêtes gens » ne les avaient abandonnées, malgré tous mes appels, aux aventuriers et aux bas politiciens. Si l'on m'avait quelque peu aidé, il y aurait aujourd'hui une organisation de plus, c'est-à-dire un champ d'activité sociale de plus, un élément de moins pour l'anarchie. Cette œuvre, on pourrait la reprendre. Je sais que, de divers côtés, au faubourg Saint-Antoine et ailleurs, les prolétaires ont éprouvé les avertissements que je leur avais donnés. L'esprit politicien est puissant pour dissoudre, il est incapable, je ne dis pas de créer, mais de maintenir. Que les jeunes gens de Paris qui ne manquent point d'enthousiasme et de générosité aillent faire un tour en ce moment — propice — au faubourg Saint-Antoine ; ils feront plus et mieux que de s'égosiller dans les meetings à crier : « A bas Clémenceau ! »

Je leur signalerai, aussi, non pas les associations de production, qu'on a laissé passer toutes à la franc-maçonnerie, et qui ne vivent d'ailleurs, la plupart, qu'artificiellement de la protection de l'Etat ; mais les coopératives de consommation, dont beaucoup sont encore indépendantes, c'est-à-dire vivantes. Il y a l'Union coopérative, qui

groupe 400 Sociétés et qui pourrait faire beaucoup pour ce mouvement d'organisation si elle avait les ressources indispensables.

Enfin, il y a les syndicats. Ils ne se laissent point pénétrer, et avec raison, mais ils ne peuvent empêcher qu'on les appuie et qu'on les instruisse...

\*  
\*\*

Sans doute, de profonds politiques tourmentés de vastes projets, dont le moins absorbant n'est point celui d'être un jour ministres de l'anarchie, ne se peuvent astreindre à d'aussi piètres besognes pour d'aussi obscurs résultats. Aussi bien est-ce aux jeunes gens que je m'adresse.

Qu'ils ne se laissent point séduire par les résultats brillants et bruyants, immédiats, des agitations d'opposition. Ce ne sont pas ces résultats qui pénètrent et qui durent, mais d'approfondir son amour social, de rallier l'affection populaire et d'apprendre les conditions de l'ordre.

GEORGES DEHERME.



## LES EXPOSITIONS

*L'Union Artistique de Toulouse.*

L'UNION ARTISTIQUE serait-elle en décadence ? Certains pourraient le supposer, en voyant qu'elle occupe moins de place et qu'elle a reçu moins de tableaux que les années précédentes. Mais, renseignements pris, ce sont là des événements dus à des causes purement accidentelles ; si la grande salle est fermée, c'est qu'elle est en réparation, afin de recevoir les six fameuses toiles de Henri Martin ; et si les exposants ne sont pas aussi nombreux, c'est par suite de malentendus, et parce que beaucoup se sont réservés pour le Salon que va organiser l'Exposition de Toulouse dans un de ses palais de carton.

Malgré l'encouragement si particulier qu'ils reçoivent à Toulouse, nos bons amis les *Indépendants* ne nous paraissent pas bien empressés cette année. Ces jeunes gens finissent-ils par comprendre que les meilleures plaisanteries sont celles qui durent le moins ? ou bien, sont-ils revenus à l'école ? Je souhaite qu'ils nous reviennent dans quelques années, lorsqu'ils auront perdu la manie de vouloir scandaliser le bon bourgeois. Beaucoup d'entre eux, en effet, ont un réel talent, mais qu'ils déforment par esprit de système, et aussi par indolence : on peut s'en rendre compte devant diverses toiles de l'*Union Artistique*. Prenons, par exemple, le *Luxembourg*, de M<sup>lle</sup> Settler : il y a de très grandes qualités dans le tableau ; les nourrices sont fort bien posées, le bébé qui



est dans la voiture est parfait ; puis, le peintre s'est énervé : au lieu de dessiner les roues de la voiture, il décrit un fantastique tourbillon, il jette au hasard les personnages du second plan ; quant aux arbres et au ciel, ils sont remplacés par une affreuse coulée de bleu et de vert. Même observation pour la *Femme au Piano*, de M. Laprade, où l'on peut relever d'appréciables qualités de dessin et de coloris, mais perdues et noyées dans une fantaisie peu artistique. M. Rouquet nous donne des genêts très réussis avec, dans le lointain, des montagnes neigeuses fort bien observées, mais au premier plan, il amoncelle de petits carrés de bleu, de rouge et de jaune, qui n'ont point leur raison d'être et qui gâtent le tableau.

Il y a donc, parmi ces Indépendants, des peintres de mérite, mais qui doivent manquer de patience, se rebuter à la rencontre d'une difficulté ; aussi, leurs œuvres sont-elles inachevées faute de persévérance ; dans plusieurs d'entre elles, on pourrait découper des fragments tout à fait réussis.

Toutefois, n'exagérons rien. A côté de ces *impatients*, il y a de véritables aliénés, qui vident sur leur toile trois ou quatre tubes de couleur et les brouillent ensemble, sans s'occuper nullement de la nature ; c'est délibérément qu'ils faussent toutes les règles du dessin, de la composition, de l'harmonie surtout ; ces dernières infractions sont particulièrement odieuses. A regarder ces productions, l'œil devient malade, ces colorations violentes le blessent, ces contrastes absurdes le choquent et le bousculent. Un artiste de ma connaissance estime que ces Indépendants se rendent coupables de coups et blessures.

Quittons ces malheureux et allons reposer notre vue sur les œuvres harmonieuses qui ornent la cimaise du fond de la grande salle. Le *Paysage de Provence*, de Thornley, est un peu classique, mais vraiment savant : il y a de l'air, de la lumière et l'on estimera que l'artiste a fort bien saisi les tonalités qui caractérisent le ciel provençal. M. Montezin expose un *Soir sur la Marne* fort singulier : un mélange de gouache, de pastel, d'huile, lui donne

un aspect curieux et un peu déconcertant, mais l'impression générale est bonne. Voici peut-être l'œuvre magistrale de l'année : Abel Truchet, qui nous avait habitués à des paysages savoureux, nous donne une vue de Venise qui est tout simplement merveilleuse : avec les moyens les plus simples, avec une facture qui n'est ni minutieuse, ni trop lâchée, il a atteint le grand art ; les connaisseurs loueront surtout l'habileté avec laquelle il a rendu l'eau stagnante du Canal et le coup de lumière sur l'Eglise. A côté de cette œuvre, le coin de Venise de M. Saint-Germier, si correct cependant, paraît inanimé.

M. P.-A. Laurens affectionne décidément les verdure très fraîches, irradiées de soleil : on n'a pas oublié le magnifique *Coin de Parc* qu'il exposait l'année dernière ; cette année, ses deux envois se signalent par les mêmes mérites, mais son exécution me paraît moins heureuse.

Avant de quitter les paysages, il y aurait quelque injustice à ne pas signaler la *Garonne*, de M. Gauzi ; la *Cour de l'hôtel du May* dont M. Arnauné a su rendre le charme et la mélancolie ; le *Bassin*, par M. Castex ; en revanche, M. P. Ramond nous avait mieux habitués les années précédentes : ses deux toiles présentent des tonalités bien crues, et quelque peu heurtées.

La place va bientôt me manquer pour parler des autres genres ; heureusement que M. Foache est seul pour représenter le grand portrait en pied ; comme toujours, il campe avec habileté ses modèles, mais sa facture est toujours bien sèche.

Parmi les têtes d'études, deux se font remarquer par leur belle tenue et la sûreté de leur facture ; félicitons leurs auteurs, M<sup>lle</sup> de Francès et M<sup>lle</sup> Cartailhac. De M. Esbach, un *Moine* qui n'est pas sans mérite ; toujours fidèle à l'Espagne, M. Diffre envoie un *Guitariste* bien vivant et tout à fait couleur locale.

Parmi les grandes compositions, je m'en voudrais de ne pas signaler la *Jeune Fille*, de Triquet, et la *Famille de Sandaliers*, très belle scène que M. de Pibrac a brossée en artiste consciencieux et toujours maître de ses effets.

Parmi les petits tableaux accrochés dans l'escalier, il en est un qui dénote un magnifique tempérament d'artiste, peut-être un grand peintre de demain ; M. Floutier, qui est toulousain, sera-t-il le successeur des Benjamin Constant et des J.-P. Laurens ; représentera-t-il un jour à Paris l'Ecole Toulousaine ? Je ne sais ; mais ce qui est certain, c'est que ses *Jardins de la Vénus*, par la fougue et la sûreté de la composition, par la somptuosité du coloris, sont un essai de tout premier ordre.

Je passe, j'en passe, sinon des meilleurs, du moins de très honnêtes, et j'arrive à la sculpture, assez pauvrement représentée, mais où M. Baldocchi triomphe par un buste fort réussi, où M. Oury se fait remarquer par ses groupes très-vivants, et M. Halou par une étude vraiment solide et bien venue.

J'avais oublié les roses, les coquelicots, les grenades et les figes que d'innombrables dames et jeunes filles ont amoureusement peints pour l'Union Artistique ; caractérisons-les d'un mot : tous ces fruits sont savoureux, et toutes ces fleurs charmantes.

#### HENRI ROUZAUD.

La Société *les Toulousains de Toulouse* a eu l'excellente inspiration d'organiser, avec le concours du Photo-Club, une Exposition photographique du Vieux Toulouse. Elle demandait surtout des vues inédites, des reproductions de monuments et de fragments ignorés que les Toulousains auraient tant de profit à connaître.

Peu de concurrents se sont présentés, mais le petit nombre a été compensé par la qualité. M. Aribat a donné des photographies parfaites de dessins de Cammas, le plan des promenades de Toulouse au XVIII<sup>me</sup> siècle et quelques autres documents assez rares.

Grâce à MM. Mauri, Lafourcade, Bessou, Mazières, Garnier, nous avons revu nos somptueux hôtels de la Renaissance, des coins pittoresques des Augustins, l'hôtel du Tournoër que la rue Ozenne va faire disparaître, etc.

Mais la palme revient à M. Félix Bastide, qui a envoyé plus de soixante épreuves vraiment remarquables. Il s'est attaché à la repro-



duction de ce que connaissent seuls à Toulouse quelques archéologues fervents ; il a pénétré dans les petites cours du quartier de la Bourse ; il a franchi toutes les barrières et toutes les consignes et nous apporte une fort belle moisson.

Chacune de ses photographies est accompagnée d'une notice historique et d'indications topographiques, ce qui rend sa collection tout à fait précieuse.

On a décidé, et tout le monde approuvera cette excellente idée, que les épreuves réunies dans ce concours ne seraient pas dispersées, mais qu'elles formeraient l'embryon d'une collection graphique du Vieux Toulouse. Tous les ans, un nouveau concours permettra à ce musée naissant de s'enrichir de nouvelles vues.


Nous applaudissons bien sincèrement à cette initiative que l'on ne saurait trop louer et qui contribuera certainement à faire connaître Toulouse aux Toulousains.

H. R.

LIVRES REÇUS : *La Morale des Lignes*, par Mécislas Golberg, avec des reproductions de dessins de Rouveyre et un portrait par A. de la Gandara, gravé sur bois, par P. E. Vibert (Vanier-Messein, quai Saint-Michel, 19, Paris). — *Le Sport de l'Esthétique et de l'Indifférence*, essai, par Jean Fabre et Georges Gaudion (Toulouse, *Poésie*, 1907). — *Heures d'Ombrie*, par Gabriel Faure (Sansot). — *L'Art chez es Fous*, le dessin, la prose, la poésie, par Marcel Réja, avec vingt-six dessins (*Mercur de France*).

## LES REVUES

Le Mercure de France. — La Revue Latine. — Memento.

 Léon Séché a commencé dans *Le Mercure de France* du 1<sup>er</sup> Avril une étude sur le *Cénacle de la Muse Française*, qui dégage un grand intérêt. Il y établit le rôle joué à cette époque par l'Académie des Jeux-Floraux.

Deux hommes nous apparaissent tout d'abord : ce sont les deux Alexandre, Soumet et Guiraud, nos deux compatriotes, puisque l'un était né à Castelnaudary et l'autre à Limoux, en 1786 et 1788.

Ils s'étaient rencontrés à Toulouse sur les bancs de l'École de Droit ; concourant tous deux aux Jeux-Floraux, « ils avaient fondé avec quelques amis, sous le titre de Gymnase littéraire, une sorte d'Académie, qui, loin d'avoir la prétention de faire concurrence à celle de Clémence-Isaure, avait plutôt pour but d'en faciliter l'accès à ses membres ».

Ce qu'il importe de remarquer, en effet, et ce que M. Séché semble ne pas avoir très bien vu, c'est que l'Académie des Jeux-Floraux n'accueillit pas si facilement que cela les jeunes Romantiques en herbe ; il leur fallut plusieurs années de stage pour habituer les Mainteneurs à leurs nouvelles inspirations ; ils eurent de la persévérance et de la modestie, et leurs efforts furent couronnés d'un grand succès, puisque, en somme, ils préparèrent la voie à Hugo qui, en 1819, obtint *du premier coup* le lis d'or : ce fut fort heureux, car il est probable qu'il n'aurait pas eu l'opiniâtreté de Soumet et de Guiraud. Il aurait fait comme Lamartine et Alfred de Vigny, qui, malheureux une première fois, ne concoururent plus.

Soumet, d'après M. Séché, aurait été couronné vers la vingtaine aux Jeux-Floraux ; non, il avait bien vingt-cinq ans, lorsqu'il obtint pour la première fois des fleurs de Clémence-Isaure, une amarante d'or et un lis d'argent. Mais il concourait au moins depuis 1807, depuis la restauration des Jeux : mentionné en 1807, 1809, 1810, il connaît le succès en 1811 et 1813 (qui nous dit qu'en 1812, il n'a pas récolté un échec complet ?)

Quoiqu'il en soit, dès février 1815, il est maître ès Jeux-Floraux : aussitôt, son influence se fait sentir, son ami Alexandre Guiraud, qui, peut-être, avait concouru sans succès les années précédentes, obtient une mention pour son élégie, *Marie-Stuart* ; puis, voici du renfort ; le Comte Jules de Rességuier est élu mainteneur en 1816.

*Jules de Rességuier, dit M. Séché, a joué dans l'histoire du premier romantisme un rôle qui rappelle, avec moins d'éclat, celui d'Emile Deschamps dans le cénacle de la Muse Française. Lié d'amitié depuis 1818 avec Victor Hugo, c'est lui qui, en 1820, mit Soumet en rapport avec le jeune poète des Odes et Ballades et même c'est lui qui, dans le recueil de la Muse, présenta au public lettré les poèmes élégiaques d'Alexandre Guiraud.*

Il écrivait des lettres exquises, dont la tradition a été si bien continuée dans sa famille. Lorsque, grâce à lui, Alexandre Guiraud arriva, lui aussi, au succès, et obtint en 1819, avec Victor Hugo et M<sup>me</sup> Tastu, les faveurs de l'Académie, il lui envoyait le billet suivant :

*Ce n'est pas, mon ami, une chose facile à tout le monde que d'apprécier le charme de votre douce poésie. Il y a des gens qui n'osent point avouer qu'une ode soit bonne lorsqu'elle n'est pas ennuyeuse. Cependant, l'Académie vous pardonnera, je crois, le plaisir que vous lui avez fait, et, malgré votre talent, vous aurez plusieurs couronnes.*

*Les ouvrages que vous avez envoyés sont ravissants ; je vous dis là ce que j'entends dire, car, pour moi, vous m'avez séduit, et vous n'en doutez pas, j'espère, je suis un mauvais juge dans votre cause.*

Quelques jours après, il annonçait ainsi à Guiraud son succès définitif :

*Prenez, mon ami, un air triomphant et modeste, inclinez noblement votre tête afin que je la couvre de lauriers.*



L'Exilé du Ciel et l'Exilée de la France ont eu deux couronnes. Vous avez cueilli une violette et un souci dans le jardin de l'Académie. Voilà ce que vous avez obtenu. Je ne parle pas de ce que vous méritiez ; je dirai seulement que nous ne méritions pas une poésie douce, brillante et légère comme celle que vous nous avez envoyée. Cependant, je vous en voudrais, si vous doutiez de mon jugement particulier ; je vous en voudrais bien davantage si vous doutiez de mon amitié.

M. Séché, dans sa remarquable étude, rend pleinement justice à l'Académie des Jeux-Floraux :

*A cette époque, dit-il, elle était aussi courtisée qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, après qu'elle eût décerné à Ronsard, en témoignage de son admiration pour ses Odes et ses Amours, une Minerve d'or (ou plutôt d'argent). Lamarline et l'abbé Gerbet, qui étaient alors complètement inconnus, avaient concouru, en 1819, pour le lis d'or destiné à l'auteur de la meilleure ode sur le Rétablissement de la statue de Henri IV, mais ce prix extraordinaire avait été donné à l'unanimité des voix à Victor Hugo, dont les dix-sept ans, suivant l'expression de Soumet, ne « trouvaient à Toulouse que des admirateurs, presque des incrédules ». Et le jeune triomphateur qui, l'année suivante, fut nommé maître ès Jeux-Floraux, était si fier d'appartenir à « la seconde académie du Royaume », qu'il fit valoir ce titre pour être exempté du service militaire.*

*Je m'étais demandé bien des fois, ajoute M. Séché, n'en ayant vu aucune au musée de la place Royale, ce que Victor Hugo pouvait bien avoir fait de ses fleurs d'or et d'argent de l'Académie de Toulouse et depuis que j'avais lu, dans la correspondance de Ressayier et de Soumet, que les lauréats avaient le choix entre les fleurs et la somme d'argent qu'elles représentent, je le soupçonnais d'avoir opté, comme Guiraud, pour leur valeur intrinsèque. Je me trompais. En relisant naguère le livre de sa femme, j'ai vu que, dans la mansarde à deux compartiments qu'il habitait, en 1819, rue du Dragon, n<sup>o</sup> 30, avec son cousin Trébuchet, il avait accroché au-dessus de la cheminée de marbre Sainte-Anne le lis d'or que lui avait décerné cette Académie. Preuve que, malgré sa pauvreté, il méritait en ce temps-là, comme son ami Soumet, l'honneur au-dessus de l'argent.*

*Quoi qu'il en soit, l'Académie des Jeux-Floraux balança longtemps dans l'estime des poètes le prestige de l'Académie Française, et voici en quels termes Emile Deschamps parlait de l'une et de l'autre dans la Muse Française, du 1<sup>er</sup> septembre 1823 :*

*C'est pourtant un beau spectacle que la salle de l'Institut le jour de la Saint-Louis. Voyez de ce côté, comme un faisceau de gloire, tout ce que la France, et par conséquent l'Europe, doit avoir de plus grands écrivains,*

*de plus illustres savants, de plus habiles artistes, etc., etc. Mais c'est à Toulouse qu'il y a fête ! C'est aux Jeux-Floraux, avec le souvenir des trouvères, au milieu des brillants cortèges, parmi les flûtes et les guirlandes, quand vient le jour de la moisson des amarantes d'or et des beaux lys d'argent ! On sent qu'une femme a passé par là, tant il y a de douceur dans cette gloire. La veille au soir, le blanc fantôme de Clémence-Isaure est encore venu déposer son bouquet sur le seuil de sa chère Académie ; c'est en son nom qu'on va en distribuer les fleurs aux jeunes poursuivants de la gaie science ; et les poètes, amoureux de ces fleurs, semblent en parfumer leur poésie, et mêlent toujours une suave et noble harmonie aux chants les plus sévères, se ressouvenant sans doute que, dans les temps antiques, pour être bien accueilli des Muses, il fallait avoir sacrifié aux Grâces.*

M. Léon Séché, au milieu de tous ces intéressants documents, rappelle comment toute la jeune école poétique triomphait en ce moment aux Jeux-Floraux ; et il relève dans les recueils les noms de Victor et Eugène Hugo, Alexandre Guiraud, Durand de Vandraumont, M<sup>me</sup> Tastu, Saint-Valry, Belmontet, Nestor de Lamarque.

Ces succès étaient dus en grande partie à l'activité de Soumet et de Jules de Rességuier. Non seulement ils suivaient les pièces de leurs amis dans le concours, mais encore, dès les résultats proclamés, ils s'empressaient de les claironner partout. En 1819, Soumet publiait l'éloge de Guiraud dans *l'Ami du Roi* ; puis, il envoyait le Recueil à Paris à Emile Deschamps et celui-ci en portait des exemplaires à Latouche pour le *Journal des Débats*, à Coffinières pour le *Journal de Paris* et les *Annales*, et à Janin, pour les *Champenoises*. Ainsi obtenait-on une importante publicité et avait-on à juger les concours les plus riches et les plus brillants.

Généralement, quand des écrivains, en dehors de Toulouse, veulent étudier les Jeux-Floraux, ils commettent de nombreuses erreurs. Témoin M. G. Claretie qui parlait, l'année dernière, dans le *Figaro*, de « l'Académie de Clémence-Isaure et d'Armand Silvestre ! » Il faut donc doublement féliciter M. Léon Séché de son étude impartiale, et, à part de légers détails, rigoureusement exacte.

\*  
\*  
\*

Nous ne sortirons pas encore de Toulouse pour cette fois. L'un des plus éminents professeurs de notre Université, M. Ernest Zyromski, vient de publier son livre sur *Sully-Prudhomme*, qui fit l'objet de ses cours publics à la Faculté des Lettres, il y a deux ans, et dans lequel il s'est proposé d'achever la démonstration commencée dans *l'Orgueil Humain* (Armand Colin, 1904).

Dans le poème de *la Justice*, M. Zyromski a trouvé une confirmation, un épanouissement de ses théories. Et, dans la *Revue Latine* du 25 Mars, M. Emile Faguet examine ces nouveaux développements naturalistes.

*M. Zyromski*, nous dit M. Faguet, résume ainsi la NEUVIÈME VEILLE DE LA JUSTICE : la nature, qui semblait d'abord conseiller l'écrasement de la faiblesse et le recours perpétuel à la force, recommande la justice, l'amour et la dignité. . . Cette nature, tant calomniée, semble dire à l'homme : « Tu t'étonnes, enfant qui m'as tant coûté, enfant ingrat, de mes violences et de mes injustices ; pourtant j'ai paru violente pour que tu pratiquasses la douceur ; j'ai été injuste pour que tu pusses te hausser vers la justice ; j'ai supporté mes souffrances pour élaborer lentement, selon les lois du progrès, qui sont les lois de la vie, les conditions et les éléments de la morale. Mon labeur séculaire t'a apporté tous les motifs de triomphe. . . Interroge Dieu, si tu y crois, sur la présence du mal sur la terre ; mais, pour moi, j'ai agi conformément à ma loi, qui est la loi de la vie et de l'évolution. Tout progrès nécessite un effort et tout effort est un combat ; voilà ce que tu dois savoir si tu veux rester courageux et lucide. Tous mes efforts ont amené d'inévitables batailles pour aboutir à tes privilèges, dont tu serais moins orgueilleux si tu savais remonter à tes origines et comprendre le prix dont ils furent payés. A travers des souffrances infinies, comme la douleur imméritée, j'ai atteint peu à peu ces degrés où tu te dresses emphatiquement avec une couronne royale. Si tu commets le mal, j'ai le droit de te blâmer et de proclamer ta déchéance ; car je t'ai donné les moyens de la justice. Si tu fais le bien, j'ai le droit de reconnaître mon œuvre dans ton œuvre, car ta conscience et ta dignité sont mes créations ».

*Si je comprends bien cet exposé*, continue M. Faguet, *de quoi je ne réponds point, car voilà longtemps que j'essaie de comprendre M. Zyromski dès qu'il devient sublime, si je comprends bien cet exposé, il se ramène à deux idées :*



1° La nature a été violente pour enseigner aux hommes la douceur et injuste pour leur apprendre le contraire.

2° La nature, par une lente élaboration, a fait sortir la justice, en l'homme même, de l'injustice universelle qu'elle pratiquait.

1° La nature a été violente pour enseigner aux hommes la douceur. Comment? En quoi? Par réaction? En inspirant à l'homme un désir de réaction? C'est possible, et jamais je ne me sens plus enclin au juste que devant les férociétés de la nature. Mais, si c'est ainsi qu'il faut prendre les choses, la nature joue le rôle de l'îlote ivre enseignant la tempérance. Mauvaise leçon, leçon douteuse, leçon terriblement indirecte et qui me donne le droit de maudire la nature et de la mépriser, et qui me ramène, loin de m'en éloigner, à mes positions premières : il faut haïr la nature, la mépriser, ne point l'imiter, ne point tirer une morale d'elle. Le langage de la nature, dans le raisonnement de M. Zyromski, est celui du goujat faisant la leçon à un gentleman dans un wagon. Le gentleman entre ; il voit dans le compartiment une dame et un homme de la plus basse classe qui fume sa pipe. Il allume un cigare. « Comment ! s'écrie l'homme, vous fumez devant une dame !

— Eh bien ! et vous ?

— Pas la même chose. Moi, je suis un voyou. »

De même la nature : « Moi, je suis injuste et je suis féroce. Mais c'est que je suis la nature. Toi, tu es un homme. Je te méprise si tu es comme moi.

— Fort bien ! mais vous devriez plutôt me donner de bonnes leçons et de bons exemples. »

Cette argumentation ne vaut pas. Elle ne prouve qu'en faveur de l'adversaire.

2° Mais il y a toute autre chose : la nature ne se borne pas à enseigner le juste par dégoût d'elle ; elle le crée. Par une lente élaboration elle crée l'ordre ; ainsi elle crée l'ordre, un ordre au moins, l'ordre matériel, lequel au sommet, en l'homme, se convertit et s'épanouit en ordre moral, ou tout au moins en idée de l'ordre moral. Dans ce cas, la nature enseigne la justice, non par réaction contre elle, mais par suite et prolongement d'elle-même.

À la bonne heure ! Seulement voici.

Je veux bien, encore que je n'en sache rien du tout, que la nature soit sortie du chaos par une tendance vers le bien ou vers le mieux, et que, obéissant à cette même tendance, elle ait poussé les espèces vers un degré de plus en plus haut dans l'échelle de l'ordre. Oui, je le veux bien. Mais tout cela, c'est de l'ordre matériel, et tant qu'il s'agit d'ordre matériel, je puis admirer la nature comme artiste et ne pas voir le moins du monde en elle un professeur de morale, et tant qu'on n'aura pas réussi à me montrer un atome d'ordre moral dans la nature, je me refuse à lui demander

une leçon de juste et je la trouve impertinente si elle se permet de me rappeler à la justice comme à mon devoir.

C'est ici le point cependant. L'ordre moral sort-il, peut-il sortir de l'ordre matériel, être inspiré par l'ordre matériel ? C'est ce qu'il faudrait prouver pour que le raisonnement des moralistes naturalistes fût debout, ou tout au moins pour qu'il n'eût pas tout à fait le nez par terre. Mais c'est ce qu'on ne prouve point ; c'est ce qu'on n'essaye même pas de prouver ; parce que c'est indémontrable. La plus belle horloge du monde n'enseigne pas la justice, et même elle n'y tend aucunement. Le suprême ordre matériel n'est pas même au seuil, n'est pas même dans la direction de l'ordre moral. Ce sont choses qui sont sur des plans géométriques différents. On est dupe des mots (de ce mot ordre) quand on croit que de l'un à l'autre il y ait un passage. Il n'y a rien du tout.

— Cependant les mots indiquent bien quelque chose, et qu'on ait appliqué le même mot à l'ordre matériel et à...

— Non, laissez-moi tranquille ; que l'identité des mots prouve quelque chose, quelquefois c'est vrai, le plus souvent c'est faux ; si c'était vrai toujours, il serait vrai que l'âme est un vent.

— Non, entre l'ordre matériel et l'ordre moral la vérité est qu'il ne peut pas y avoir de génération, ni même de ces transitions vagues, lueurs et leurres de l'esprit, qu'on enveloppe vaguement du nom commode d'évolution ; la vérité est qu'entre l'ordre matériel et l'ordre moral il n'y a rien qu'un abîme sur lequel les naturalistes moralistes tenteront toujours vainement de jeter un pont. Je n'aime pas qu'on dise que la nature enseigne l'immoralité. J'ai reproché à Brunetière de l'avoir trop dit. J'ai fait remarquer ceci : non pas, s'il vous plaît, toute la nature, mais la nature vivante seulement, la nature animale, la nature végétale. On peut regarder un cristal sans être poussé à l'immoralité et à l'injustice. Même le spectacle des mondes éloignés, où nous ne voyons pas la vie animale et la vie végétale, peut inspirer par « l'harmonie des sphères », comme on dit, l'idée de loi, l'idée de régularité. En tout cas, il n'inspire aucune immoralité ni aucune iniquité. Chose curieuse, cette manière de raisonner qui est la mienne, est tout à l'inverse, tout au rebours de celle des moralistes naturalistes. Ils voient un progrès de la nature vers l'ordre moral à mesure que les espèces se perfectionnent, c'est-à-dire présentent des harmonies plus complexes ; ils voient un progrès du règne minéral au règne végétal, du règne végétal au règne animal, des animaux dits inférieurs aux animaux dits supérieurs. Moi, au contraire, à mesure que je descends, si c'est descendre, je trouve une moindre immoralité dans la nature jusqu'à ce que dans le monde minéral (et aussi dans le monde astral, parce que là, s'il y a vie je ne la vois pas), je ne trouve plus d'immoralité du tout.

Et M. Faguet ajoute :

*Je trouve que les étoiles ne sont pas démoralisantes ; mais je ne les trouve inspiratrices de moralité aucunement ; je trouve même qu'elles peuvent inspirer l'idée de loi, mais non pas de loi morale ; elles peuvent inspirer la régularité dans la vie sociale comme sa pendule peut inspirer à un bourgeois la régularité dans ses habitudes ; mais de là à la loi morale, il y a loin ; il y a tout. Entre l'ordre matériel le plus complet, le plus beau, le plus admirable et l'ordre moral le plus élémentaire et le plus humble, il n'y a pas de transition.*

Les idées de M. Zyromski ont été trop répandues dans le milieu toulousain pour que cette amusante réfutation de M. Faguet n'offre pas un véritable intérêt à nos lecteurs.

\*

\* \*

Nous avons noté encore dans diverses revues :

*Un Vendredi à Avignon*, superbe page de Charles Maurras, dans *VERS ET PROSE* (tome XII) ; *L'Invincible Amour*, nouvelle d'Armand Praviel, extraite de ses *Routes de Gascogne* (nouvelle librairie Nationale) et un beau poème pour Louis Le Cardonnel, par Emile Ripert dans *L'AMITIÉ DE FRANCE* (Février-Mars-Avril) ; d'admirables études d'Adrien Mithouard sur *Grenade* et sur *Venise*, et des vers charmants de notre collaborateur Henri Bouvelet, dans *L'OCCIDENT* ; des vers de Camille Mauclair, Emile Verhaeren, *Les Trois Pucelles*, dans *POESIA* (n<sup>os</sup> 1 et 2 de 1908) ; dans *L'HIPPOGRIFFE*, fine petite gazette littéraire, une amusante caricature de M<sup>me</sup> de Noailles, par François Villonnet :

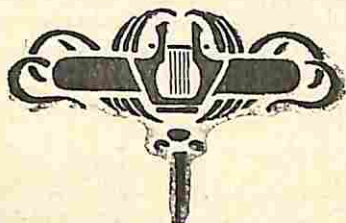
Que d'évocations naissent de vous, légumes !  
 ... Toi, que ravives-tu, vive odeur d'échalotte ?  
 Des soirs heureux près d'Une née en Languedoc...  
 Et l'ail, c'est la Provence en moi surgie : Hé ! Té !  
 Valence m'apparaît, si j'écorce une orange...  
 Du rose laurier-rose il pleut des sérénades.  
 Je repleure, si je mordille du cerfeuil,  
 La mort du perroquet dont je porte le deuil.  
 Une pomme, c'est Eve ; une poire, c'est qui ?  
 Adam, sans doute...



Dans LA REVUE DES LETTRES ET DES ARTS, beaux vers d'Edouard Schuré : *Aux Frères Inconnus*.

Saluons d'autres publications très-sympathiques : LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, chez Sansot, avec MM. Roger le Brun, Jules Bertaut, etc. ; LES PAGES MODERNES, avec M. M.-C. Poinso, qui publie un numéro consacré au *Rire* (Avril) ; HORÉAL, revue de la Riviera Française ; LA PROVINCE, dirigée toujours par Robert de la Villehervé ; LA BELGIQUE FRANÇAISE, publiée à Bruxelles par Prosper-Henri Devos ; LES ARGONAUTES, revue mensuelle de Poésie, qui paraît chez Sansot, sous la direction de M. Camille Lemerrier d'Erm et où nous retrouvons plusieurs de nos collaborateurs, etc., etc.

JEAN LECLAIR



## ECHOS

L'Académie des Jeux-Floraux célébrera le 7 Mai la Fête des Fleurs. Nous pouvons d'ores et déjà saluer parmi les lauréats nos amis Antonin Perbosc, félibre majoral, l'éminent auteur du *Gol Occitan*, qui obtient le prix Pujol de 1,500 fr. pour un poème sur *Guillaume au Court-Nez*; Henry Muchart, le jeune maître des *Balcons sur la Mer*, qui cueille la Violette d'argent pour un poème, *la Cascade*, un Souci pour une ode *au Soleil, Père des Forces*, et une Primevère pour une pièce *En l'Honneur de la Vigne*; Louis Halleux, qui cueille une Primevère pour un beau sonnet : *Adieu*; Simin Palay, le chaleureux félibre béarnais, qui reçoit un prix Pujol, de 300 fr.; Jules Delpont, Jean Monné, etc. etc.

L'éloge de Clémence-Isaure sera prononcé par M. René Doumic, maître ès-Jeux-Floraux.

Presque à la même date, les Jeux-Floraux de Barcelone célébreront le cinquantenaire de leur restauration en des fêtes où sont conviées toutes les provinces du Nord de l'Espagne et du Midi de la France : l'Académie des Jeux-Floraux a délégué notre collaborateur M. François Tresserre.

\*\*\*

Nous avons le très-grand regret d'enregistrer la mort du T. R. P. Coconnier, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, décédé à Toulouse, le 10 Avril. Ancien recteur de l'Université de Fribourg, fondateur et directeur de la célèbre *Revue Thomiste*, ancien professeur à l'Institut catholique de Toulouse, le T. R. P. Coconnier était une des plus hautes personnalités de l'Ordre de Saint-Dominique.

— On nous annonce de Villefranche la mort de M. Paul Fagot, Joub-capiscol de l'*Escolo Moundino*, folkoriste, philologue, et naturaliste.

\*\*\*

Nos deux collaborateurs Joseph de Bonne et Henri Rouzard ont donné à l'Action Française, deux conférences qui ont obtenu un très vif succès : l'une sur le *Catholicisme et la Monarchie*, l'autre sur la *formation de la pensée politique de l'Action Française*. Un public d'élite, où se rencontraient les opinions les plus diverses, a suivi ces conférences avec le plus grand intérêt.

HERMÈS.

## Revue Recommandées :


*Le Mercure de France*, 26, rue de Condé, Paris.  
*L'Amilié de France*, 117, rue de Rennes, Paris.  
*Le Mois Littéraire et Pittoresque*, 5, rue Bayard, Paris.  
*L'Action Française*, 42, rue du Bac, Paris.  
*L'Occident*, 17, rue Eblé, Paris.  
*La Femme Contemporaine*, 30, rue de la Vieille-Monnaie, Besançon (Doubs).  
*La Société Nouvelle*, Mons (Belgique).  
*Vers et Prose*, 24, rue Boissonnade, Paris.  
*La Revue Latine*, 59, rue Monge, Paris.  
*Le Censeur*, 47, rue des Belles-Feuilles, Paris.  
*La Chronique des Lettres Françaises*, 7, rue de l'Eperon, Paris.  
*Les Pages Modernes*, 9, rue de Bagnaux, Paris.  
*Le Beffroi*, 4, rue de la Rondelle, Roubaix (Nord).  
*Le Feu*, 2, boulevard Mérentié, Marseille.  
*La Province*, le Havre.  
*Poésie*, rue Ligonier, Castres.  
*La Revue des Poètes*, 18, rue de Staël, Paris.  
*La Revue des Lettres et des Arts*, 24, rue Cotta, Nice.  
*Horéal*, 1, rue Cassini, Nice.  
*La Revue Catholique et Royaliste*, 48, rue d'Assas, Paris.  
*La Revue Augustinienne*, Louvain.  
*Le Chroniqueur de Paris*, 52, rue de Bourgogne, Paris.  
*Le Panache*, 42, rue du Bac, Paris.  
*La Coopération des Idées*, 30, rue Jacob, Paris.  
*Le Jardin de la France*, Blois.  
*La Résurrection*, Saint-Raphaël (Var).  
*La Rénovation Esthétique*, 12, rue Cortot, Paris.  
*Le Penseur*, 10, impasse du Maine, Paris.  
*La Revue du Traditionnisme*, 60, quai des Orfèvres, Paris.  
*L'Hermine*, à Kérazar, Paramé (Ille-et-Vilaine).  
*Le Clocher Breton*, Lorient.  
*Le Clocher Provençal*, Marseille.  
*Vive Provenço!* Avignon.  
*Lou Fetibrige*, 41, rue Thomas, Marseille.  
*La Revue Méridionale*, 3, rue Victor-Hugo, Carcassonne.  
*La Terro d'Oc*, 15, rue Denfert-Rochereau, Toulouse.  
*En Terro d'Arle*, Arles.  
*La Belgique Française*, Bruxelles.  
*Poesia*, 2, rue Senato, Milan.  
*Das Literarische Echo*, Berlin.  
*Hojas Selectas*, 220, Calle Mallorca, Barcelone.



## LE COURRIER DE LA PRESSE

Bureau de Coupures de Journaux

PARIS — Boulevard Montmartre, 21 — PARIS





BLOUD & C<sup>ie</sup>, éditeurs, 4, rue Madame (Paris, VI<sup>me</sup>)

---

Vient de Paraître la 8<sup>me</sup> Edition

Maurice BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

## Vingt-Cinq Années de Vie Littéraire

INTRODUCTION de HENRI BRÉMOND

1 volume in-16. — Prix : 3 fr. 50 ; *franco*. . . . . 4 francs.

---

Vient de Paraître

## AUX SOURCES DE L'ÉLOQUENCE

Par Marc SANGNIER

1 volume in-8° de 400 pages. — Prix : 4 franc ; *franco*. . . . . 4 fr. 50

---

Vient de Paraître

## SAINTS D'AUTREFOIS

Par le Cardinal NEWMAN

1 volume in-16. — Prix : 4 fr. ; *franco*. . . . . 4 fr. 50

---

Vient de Paraître

## Louis XI en Pèlerinage

Par M. NAVARRE

1 vol. in-8°. — Prix : 5 francs ; *franco*. . . . . 5 fr. 50

---

DEMANDER LE CATALOGUE